L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

231-232 | 2019

Cumulus : Hoarding, Hosting, Hospitality

Tim Ingold, *Anthropology. Why It Matters*

Yves Laberge

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/35706>

DOI : 10.4000/lhomme.35706

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2019

Pagination : 291-292

ISBN : 978-2-7132-2794-3

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Yves Laberge, « Tim Ingold, *Anthropology. Why It Matters* », *L'Homme* [En ligne], 231-232 | 2019, mis en ligne le 21 novembre 2019, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35706> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.35706>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Tim Ingold, *Anthropology. Why It Matters*

Yves Laberge

RÉFÉRENCE

Tim Ingold, *Anthropology. Why It Matters*. Cambridge, Polity Press, 2018, 145 p., notes bibliogr., index.

- 1 Anthropologue écossais et professeur d'anthropologie sociale à l'Université d'Aberdeen, au nord de l'Écosse, Tim Ingold a centré l'un de ses derniers livres¹ sur la pertinence et les délimitations de l'anthropologie afin d'expliquer, de manière concise, comme son titre l'indique : « Pourquoi l'anthropologie c'est important ».
- 2 Divisé en cinq parties brèves, mais efficacement argumentées, *Anthropology. Why It Matters* n'est pas vraiment une « histoire de l'anthropologie », ni tout à fait une initiation à la discipline, mais plutôt une réflexion sur la spécificité du travail et de l'observation anthropologiques visant à en réaffirmer la portée (p. 11). Selon l'auteur, l'anthropologie serait la discipline la mieux placée pour répondre aux grandes questions et aux enjeux de notre temps, mieux même que la philosophie, car les anthropologues ont, par principe – et par expérience –, une prise directe sur le monde et les personnes. Qui plus est, les anthropologues « font leur philosophie “dans” le monde » (p. 4). Sa définition – plutôt audacieuse – de l'anthropologie se résumerait à « faire de la philosophie avec les gens » : « Anthropology, in my definition, is *philosophy with the people in* » (*id.*, italiques de l'auteur).
- 3 Dans le premier chapitre intitulé « Prendre les autres au sérieux » (« On Taking Others Seriously »), Tim Ingold insiste sur une disposition nécessaire à toute réflexion anthropologique : celle qui consiste à considérer sérieusement les croyances les plus inconcevables ou les certitudes les plus invraisemblables chez les personnes observées, sans pour autant y adhérer soi-même, dans une attitude d'ouverture similaire à celle du « spectateur de théâtre qui laisse de côté ses objections pour croire momentanément au

spectacle auquel il assiste » (p. 15). En écoutant les autres, l'anthropologue devrait s'efforcer d'adopter le même « degré de gravité » que ses interlocuteurs face à leurs convictions les plus ferventes et les plus solidement ancrées, même s'il ne les partage pas – et sans faire croire qu'il y adhère (p. 22).

- 4 Sans employer le terme d'« ethnocentrisme », Tim Ingold rappelle, dans le deuxième chapitre (« Similarity and Difference »), la distinction fondamentale entre « nature » et « culture », pour souligner à nouveau la nécessité, pour l'anthropologue, de se distancier de son propos et de son objet d'étude (p. 29). Il remarque, rétrospectivement, que l'anthropologie d'aujourd'hui est très différente de celle qui lui a été enseignée cinquante ans plus tôt à l'Université de Cambridge : « [À] cette époque, il allait sans dire que “différence” voulait dire “division” » (p. 45, ma traduction). Toute cette discussion amène l'auteur à aborder – avec autorité – ce qu'il nomme justement « la charge potentiellement explosive du concept de l'identité » (p. 48, ma traduction), pour ensuite tenter de distinguer les termes « ethnicité » et « communauté » (*Id.*). Mais l'analyse amorcée à la fin de ce deuxième chapitre reste quelquefois trop en surface, et ne rend pas compte des polémiques apparues sur certains de ces points. Ces pistes auraient mérité d'être davantage explorées.
- 5 Tim Ingold aborde ensuite les sciences de l'Homme en effectuant, tout d'abord, un retour sur quelques auteurs qui en ont réorienté les thèses évolutionnistes, comme Charles Darwin ou encore Edward Burnett Tylor (p. 64) ; puis l'auteur s'attache à différencier les modes de subdivision qui opposent encore certaines sociétés d'anthropologie anglo-saxonnes, en Grande-Bretagne et aux États-Unis (que l'auteur désigne sous le vocable vague et inexact d'« America ») (p. 78). La quatrième section (« Rethinking the Social ») est la plus ouverte aux approches non anglophones, restituant les apports du structuralisme et du marxisme.
- 6 Certainement le plus intéressant, le cinquième et dernier chapitre (« Anthropology for the Future ») semblera le plus riche en définitions récapitulatives, mais également en réflexions spéculatives. Pour Tim Ingold, la raison d'être de l'anthropologie serait d'abord « d'extrapoler ce que notre éducation nous a enseigné pour spéculer sur ce que pourraient être les conditions et les possibilités de la vie » (p. 112, ma traduction). Pour reformuler autrement sa pensée, l'auteur soutient que « l'anthropologie ne vous dit pas ce que vous voulez savoir ; elle défait les fondements de ce que vous croyiez déjà savoir » (p. 107, ma traduction). Les passages les plus stimulants de ce livre sont critiques, par exemple à propos des tentatives de certains anthropologues « de désintoxiquer leur discipline de la pensée racialisée » (« ways to detoxify their discipline of racial thinking », p. 124).
- 7 En lisant *Anthropology. Why It Matters*, on repense parfois – dans un tout autre contexte – au projet initial de Norbert Elias dans son livre *Qu'est-ce que la sociologie ?*² : un ouvrage dense et non introductif proposant un regard rétrospectif sur les fondements, les particularités et les défis d'une discipline encore mal comprise par le profane, même chez de nombreux universitaires. Sans prétendre égaler l'approfondissement d'Elias (qui n'est d'ailleurs pas mentionné par Tim Ingold), *Anthropology. Why It Matters* s'adresse d'abord et avant tout aux étudiants déjà avancés, et peut-être moins aux débutants, car il ne s'agit pas d'un manuel ni d'un ouvrage didactique. On peut espérer une traduction en français de cette « défense et illustration de l'anthropologie », si l'on peut dire. À l'évidence, Tim Ingold a rédigé cet ouvrage stimulant dans le style concis et vif de l'essai, avec un minimum de notes bibliographiques totalisant quatre pages,

placées en fin de volume, en employant fréquemment le « je » (pp. 52, 56) et en s'adressant à nous, notamment dans le dernier chapitre, pour exprimer le vœu suivant : « [J]'espère que je vous ai convaincus que l'anthropologie importe » (p. 106). À chaque lecteur, maintenant, de se prononcer, et ce, sans accuser l'auteur de prêcher aux convertis !

NOTES

1. Seuls cinq de ses seize livres ont été traduits en français, parmi lesquels : *Une brève histoire des lignes* (Bruxelles, Zones sensibles, 2011), traduit de *Lines. A Brief History*, paru initialement en anglais, en 2007, et réédité depuis peu dans la prestigieuse collection « Routledge Classics » et *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture* (Bellevaux, Dehors, 2017).
2. *Was ist Soziologie ?* München, Juventa, 1970 [1981 pour la première édition en français].